



Sultan

Geneviève Damas



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Sultan

Geneviève Damas



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

« Ce n'est qu'un chat, avait dit sa mère en l'entendant hoqueter au téléphone, tu ne vas pas en faire une dépression nerveuse alors que tu n'as même pas pleuré à l'enterrement de ton père. » C'est vrai qu'il n'avait pas versé une larme à la mort du vieux. Juste senti un poids quitter sa poitrine. Finies les plaintes, finis les cris, finie la tête qui dodeline, finie la bave, finie l'épouvantable odeur d'urine. Il s'était senti léger tout à coup. Ce n'est pas qu'il l'avait détesté, le vieux. Ils avaient même eu quelques bons moments ensemble. Simplement, ce n'était pas son père, voilà tout.

Mais le chat, c'était son chat. À la maison, il n'avait jamais eu d'animal parce que le vieux était allergique. Tout ce dont Marco avait pu rêver, enfant, c'était d'une tortue ou d'un poisson rouge. Mais il avait envie de contact et de chaleur, de caresses et de compagnie. Lorsqu'il les avait quittés, le vieux et elle, pour s'installer dans ce quartier pourri mais abordable, il s'était décidé « Pourquoi pas un chat ? Quand je rentrerai de la pizzeria, il y aura toujours quelqu'un qui m'attendra ». Et c'est vrai que, durant toutes ces années, Sultan l'avait attendu avec une constance jamais démentie.

Ce n'était pourtant qu'un chat des rues, noir et blanc, avec une oreille coupée, qu'il avait ramené un matin de la SPA. « Ce minou a un peu plus de deux ans », avait déclaré la bénévoles, « C'est une brave bête arrivée chez nous suite au décès de sa maîtresse. Personne n'a été en mesure de nous dire son nom, on sait juste qu'il raffole des concombres ». Et elle lui avait raconté, comment, certains midis, lorsqu'elle mangeait une salade, le chat venait s'installer sur ses genoux et quémander sa part. C'est pour cette raison qu'avant de mener l'animal à son nouveau territoire, Marco avait fait un détour par le supermarché et haché un concombre en petits morceaux, conscient que la première impression serait déterminante. Une fois le festin prêt, il avait ouvert la caisse, le chat avait attendu un peu, puis avancé prudemment le museau, longuement humé le couloir, la petite table, le radiateur, tout ce qui constituerait à présent sa nouvelle demeure, s'était arrêté devant l'écuelle, avait hésité encore, l'avait vidée avec appétit

et s'était installé satisfait sur le tout nouveau canapé beige du salon.

Jamais le chat n'avait répondu au nom que son nouveau maître lui avait choisi – à deux ans, il était trop tard déjà – mais, chaque soir, quand Marco rentrait harassé du travail, Sultan le guettait derrière la porte, oreilles dressées, puis se couchait sur le dos, attendant les caresses, offert comme une peluche.

Et Marco avait quitté la pizzeria pour la Brasserie Saint-Antoine, il avait pris un appartement un peu plus grand, puis un autre plus grand encore, changeant définitivement de quartier, de vie, avec pour seul constante un chat noir et blanc qui l'attendait quelque part, derrière une porte, au milieu de la ville endormie.

Peu à peu, le vieux était devenu plus vieux encore, avait commencé à confondre un jour avec un autre, le matin avec la nuit, Marco avec Daniel et, finalement, était entré dans un brouillard dont il n'était jamais plus sorti. Et il avait atterri dans cette maison de retraite, où Marco n'avait presque jamais mis les pieds tant ça lui fichait le bourdon, cette atmosphère arrêtée, et l'idée que lui aussi, un jour, comme tout le monde, finirait ses jours entouré de vieux en sursis. Il n'était même pas sûr que, les rares fois où il lui avait rendu visite, le vieux, qui ne reconnaissait plus personne, ait même remarqué sa présence. Enfin, il y avait eu ce fameux jour où sa mère l'avait appelé : « Ton père est mort, Marco. Ton père est mort ». Pas mon père, avait-il pensé mais elle sanglotait si fort au téléphone qu'il n'avait pas eu le cœur de la détromper.

Pendant tout ce temps, au fil des jours, des semaines et des mois, sans que Marco s'en aperçoive, Sultan s'était tassé, lui aussi. Il bondissait moins, ne jouait presque plus et passait le plus clair de son temps sur le vieux canapé beige, ouvrant de temps en temps un œil fatigué, lorsque son maître traversait la pièce. Et puis, le chat avait commencé à maigrir, insidieusement. Marco ne l'avait pas remarqué tout de suite, mais un jour que l'animal s'avançait vers son écuelle, le creux à hauteur du bas-ventre lui était soudain apparu, un vide qu'il ne connaissait pas, une béance insupportable. Alors il s'était empressé de courir au supermarché chercher d'autres concombres et d'autres boîtes, d'une marque différente, plus chère que celle

qu'il offrait d'habitude à Sultan, mettant le compte de l'amaigrissement du chat sur une lassitude alimentaire, mais cet effort-là n'avait rien donné. Alors Marco avait opté pour une autre marque de boîtes puis une autre et encore une autre, et quand il était arrivé au bout de toutes les marques proposées au supermarché, Sultan n'avait plus que la peau sur les os. En désespoir de cause parce qu'il redoutait les médecins – « tu vas chez le médecin quand tu es foutu » n'avait cessé de répéter le vieux toute sa vie « ils t'attirent la mort comme le miel, les abeilles » – il avait fini par conduire son chat, entre le service du midi et celui du soir, chez un vétérinaire.

« Votre chat est dans un état préoccupant » avait fait remarquer le spécialiste. « C'est peut-être une infection. Avec une prise de sang, on sera fixé ». Sultan s'était laissé faire sans broncher, juste un petit tressaillement quand l'aiguille avait piqué et, à cet instant, Marco s'était souvenu du vieux, si crâneur quand il travaillait encore à l'usine, et qui, les dernières années, se mettait à geindre avant même qu'on le touche, dès qu'il voyait une infirmière entrer dans la pièce. Il avait repris son chat sur ses genoux, l'avait caressé, lui avait murmuré : « C'est bien, mon Sultan ». Le vétérinaire avait prescrit un antibiotique, un anti-inflammatoire, des vitamines et ils étaient rentrés à la maison.

Les jours suivants, il avait bichonné son chat, lui ramenant de la Brasserie des restes de soles, des noix de Saint-Jacques, de l'américain de première qualité que l'animal n'avait pas dédaigné. Marco rentrait tout de suite après le service, refusant le café ou le doigt de whisky qu'ils se servaient entre collègues. « Tu as rencontré quelqu'un ? », avait tenté Henri, le regard curieux. Marco n'avait rien répliqué.

Il le pesait tous les jours. Sultan avait repris une bonne centaine de grammes. Il avait meilleure mine à présent. « Tu te bats, toi », lui avait dit Marco qui en voulait toujours au vieux de s'être laissé dépérir après la mort de Daniel. « Quand tu perds ton enfant, plus rien n'a de sens », répétait celui-ci, effondré sur le canapé. Après l'annonce de la mort de son fils, le vieux était resté dans le même pyjama des semaines, à s'abrutir devant la télévision. « Mais moi, je suis toujours là », avait lancé Marco un matin à sa mère. Elle l'avait regardé droit dans les yeux puis elle avait

répondit : « Ce n'est pas la même chose, Marco, pas la même chose ».

En milieu de semaine, le vétérinaire avait appelé parce que les résultats n'étaient pas bons. Le taux d'hématocrites et de plaquettes était beaucoup trop élevé. Il conseillait une échographie. « C'est un peu onéreux, évidemment, si on considère qu'il ne s'agit que d'un chat, c'est à vous de juger si le jeu en vaut la chandelle. » La question ne se posait même pas. Bien sûr que cela valait la chandelle. Marco avait dit à Sultan : « Ce sera moins douloureux que la dernière fois, tu verras. » Il ne s'attendait pas à ce qu'on rase la peau du ventre. Quand il avait vu tomber les poils sur la table en fer, cela lui avait fait quelque chose. Sultan paraissait si frêle tout à coup. Le vétérinaire avait passé en revue tous les organes, les détaillant d'un ton faussement enjoué, vantant les mérites de cette machine qui tenait dans un sac d'ordinateur « la science fait des prodiges à l'heure actuelle ». Le rein allait bien, les intestins aussi, le foie était parfait, Marco respirait mieux, se croyant tiré d'affaire, jusqu'au moment où le spécialiste avait dit « les poumons, j'allais oublier les poumons, c'est vrai qu'il a une respiration un peu rapide ce pousse, le stress sans doute, ce n'est sûrement pas grand-chose mais, tant qu'on y est, autant vérifier ». Soudain, l'homme n'avait plus rien dit, repassant plusieurs fois la sonde au même endroit, puis, il avait emporté Sultan dans une pièce séparée pour une radio afin « d'en avoir le cœur net ». Quand on doit en avoir le cœur net avait pensé Marco, c'est toujours mauvais signe. Et il s'était soudain senti complètement perdu.

Perdu, il l'avait été, des années auparavant, dans cette bruyante fête foraine, dont il ne se rappelait que le tourbillon et la musique envoûtante qui résonnait encore à ses tempes. Il n'était qu'un mioche alors. Sa mère disait six ans, lui plutôt cinq, mais les mères ont toujours raison, n'est-ce pas ? C'était sur la place d'un village pendant les vacances d'été : un carrousel, une pêche aux canards, un tir à la carabine, des auto-tamponneuses. Il tenait la main de sa mère et puis son regard avait été attiré par un âne, car il y avait aussi des ânes sur le dos desquels les enfants parcouraient quelques tours de piste, mais elle avait refusé qu'il y aille, parce que c'était assez maintenant et que le vieux – qu'il n'appelait pas encore le vieux ce jour-là – et elle



avaient envie de s'asseoir et boire un coup, « il y a un temps pour les enfants et un temps pour les grands, Marco » mais lui voulait désespérément monter sur cet âne brun aux yeux doux, parce que là où ils habitaient avec sa mère, au milieu du béton de la ville, il ne voyait jamais d'ânes et quelque chose en lui se mourait rien qu'à l'idée de penser qu'il lui faudrait peut-être toute une année avant de croiser à nouveau ce regard chaud, alors, il s'était dégagé de la main maternelle et, au hasard d'un mouvement de foule, avait rebroussé chemin pour regarder, quelques instants encore, le quadrupède portant docilement d'autres enfants que lui. Il savait bien qu'il ne monterait pas Chiara – elle s'appelait Chiara, il avait entendu d'autres enfants la nommer ainsi – parce qu'il n'avait pas d'argent, mais qu'importe. Il n'avait qu'à fermer les yeux et balancer un peu son corps de gauche à droite pour s'imaginer, l'espace d'un instant, faire partie du voyage. Il se tenait tout près de Chiara à présent ; au moment du repos, quand son maître lui donnait un peu de foin, l'enfant parvenait même, en se hissant sur la pointe des pieds, à caresser son pelage. Combien de temps était-il resté ? Il ne pourrait le dire. Peut-être un temps infini, peut-être pas grand-chose, jusqu'à ce qu'il se sente happé et soulevé par des mains rêches et puissantes. Le vieux. Le vieux que sa mère lui avait présenté pour la première fois cet après-midi-là. Le vieux qui s'était mis à hurler au milieu d'une foule qui les regardait : « tu n'as pas honte de faire ainsi peur à ta mère, elle t'a cherché partout, elle a cru que tu étais mort ou qu'on t'avait enlevé, c'était trop te demander de lui faire plaisir, alors qu'elle se saigne aux quatre veines pour toi ! » Hébété, l'enfant n'avait su que répondre fixant les rides du front de l'homme qui le secouait à présent, ses cheveux qui grisonnaient déjà, et, si sa mère ne s'était pas interposée, sûrement qu'il l'aurait reçue, la gifle.

Le vétérinaire était revenu avec Sultan, plus grave tout à coup. « Ce n'est pas une bonne nouvelle, Monsieur Noiset, évidemment avec des résultats pareils, ce ne pouvait être une bonne nouvelle. Votre chat a un cancer du poumon. Sur la radio, il y a des taches partout. Ça ne sert plus à rien de faire de la chimio. » Marco ignorait que les chats faisaient de la chimiothérapie. Alors, ils vivent exactement comme nous, avait-il pensé. « Continuez les anti-inflammatoires, Monsieur Noiset, pour le reste, il n'y a plus rien à faire. »

– Combien de temps ?, avait-il demandé ?
– Combien de temps pour quoi ?
– Avant que...
– Je dirais quelques jours ou quelques semaines, si vous avez de la chance, quelques mois.

– Pas plus ?
– Pas plus. Les anti-inflammatoires lui donneront l'air d'aller mieux. Ne soyez pas dupe. Votre chat va tenir un temps et puis, d'un coup, il s'effondrera. Alors il faudra m'appeler pour... Enfin, pour la piqûre.

Marco détestait l'idée de conduire un jour son chat chez cet homme dans la perspective du dernier voyage. Il ébaucha juste un « je ne sais pas si j'aurai le cœur de... »

– Il le faut, c'est inhumain de laisser souffrir une pauvre bête comme ça.

Le vétérinaire lui avait répété à deux ou trois reprises « Courage, Monsieur Noiset, courage » et Marco était reparti vers sa voiture, un chat fragile au creux des bras.

Quand sa mère lui avait appris la maladie du vieux, cette lente déchéance inexorable, Marco n'avait changé aucune habitude. Il n'avait pas appelé plus souvent, n'était pas passé à l'improviste. Puisqu'on ne lui avait pas dit la vérité, il n'avait pas voulu mettre la puce à l'oreille du vieux, ni l'alarmer en passant plus souvent que d'habitude. Et lorsque celui-ci avait été placé dans cet hospice, à quoi bon ?, ce qu'il avait été avait disparu depuis longtemps déjà. Mais le chat, il le caressait beaucoup plus longtemps qu'auparavant. Chaque occasion était bonne pour s'approcher de lui, pour le sentir encore, le respirer, plonger sa tête au creux du poil qui avait perdu l'éclat d'autrefois. Les deux premières semaines, Marco avait eu la sensation que la maladie n'était qu'un mauvais rêve, le chat semblait plus alerte, plus vif que les jours précédents. Parfois, il faisait même des projets pour Sultan et lui. A l'été, il l'emmènerait dans la campagne qui l'avait vu naître, ils se coucheraient dans le foin, ils regarderaient le coucher du soleil.

Mais l'espoir fut de courte durée. Une nuit, en rentrant du travail, Marco entendit le chat gémir, un gémissement qu'il ne lui avait jamais entendu. Il sentit son cœur se rétrécir, en pensant au petit matin où il lui faudrait bien appeler le vétérinaire, et il avait pris le chat au creux de son ventre pour lui rendre un peu de sa chaleur, si tant est que cela fût encore possible.

Il lui avait parlé très doucement, lui avait dit qu'il arrivait au bout du voyage « Tout le monde, un jour, arrive au bout du voyage, les chats comme les autres, mon Sultan ». Le chat le regardait sans baisser les yeux et Marco eut la sensation que l'animal comprenait ce qui était en train de leur arriver. Il ne savait pas où s'en allaient les chats quand ils mouraient. À l'école, son maître disait que les animaux n'avaient pas d'âme et, qu'une fois morts, tout était fini. Cette pensée lui avait paru insupportable. Ce jour-là, il était rentré en pleurant à la maison. Pour le consoler, sa grand-mère lui avait dit que tous les animaux s'en allaient dans un paradis rien que pour eux, le paradis des animaux. Mais cela n'avait pas apaisé l'enfant. Parce qu'alors, dans le paradis où vivait à présent son papa, son vrai papa, celui qui l'avait tenu dans ses bras à la naissance, il n'y aurait jamais d'animal. Et son père adorait les animaux, surtout les chats, bien que Marco n'en ait gardé aucun souvenir parce qu'il était trop petit. Mais il y avait les photos, et les photos faisaient preuve, n'est-ce pas ?, ces deux photos qu'il avait réussi à sauver de la masse de souvenirs que le vieux avait conduits à la décharge un matin. « Il y a un moment où il faut tourner la page », avait-il déclaré à l'enfant en montant dans la camionnette.

Sur la première photo, son père souriait, un chat endormi sur les genoux. C'était un cliché d'avant le mariage avec sa mère, parce que son père ne portait pas d'alliance au doigt, Marco ne savait pas où elle avait été prise, il ne connaissait pas ces hortensias. Sur la seconde, c'était le jour de son anniversaire, quelque temps avant l'accident, Marco se tenait debout dans sa petite chaise, face aux deux bougies, son père, attentif, derrière lui, pour l'aider à les souffler.

La respiration de Sultan était devenue peu à peu plus sonore et plus rauque. Il était resté blotti contre son maître jusqu'au petit matin quand, tout à coup, il avait voulu quitter le canapé. Il n'avait pas sauté, s'était laissé tomber plutôt, avait tenté de se relever, fait deux pas encore, puis, dans un dernier spasme, s'était définitivement effondré. Marco l'avait encore caressé de longues minutes jusqu'à ce que toute chaleur ait définitivement quitté le corps de l'animal.

Le vieux, on avait répandu ses cendres sur la pelouse du cimetière, un jour de pluie. Mais Marco ne pouvait



s'y résoudre pour Sultan. Il voulait que son chat repose en pleine terre, au milieu des fleurs, des racines et des oiseaux. Il avait pris congé à la Brasserie, prétextant un lumbago, et creusé un trou dans le jardin de sa mère. C'était dans ce jardin, à cet endroit-là, précisément, que quelques mois après la fête foraine, le vieux, qu'il appelait ainsi depuis ce jour-là, l'avait pris à part pour une conversation d'homme à homme : « Ta mère et moi, on a des sentiments l'un pour l'autre. Je vais la marier et toi, avec. A partir de maintenant, on sera une vraie famille. » L'enfant avait senti un froid terrible lui parcourir le corps. Quelques temps après, il avait perdu le nom de son père et pris celui du vieux. Mais, jamais, il n'était parvenu à l'appeler papa. Quelque chose toujours lui restait en travers de la gorge.

Marco dépose doucement le petit corps dans la terre. Pour la dernière fois, il regarde ce poil noir et blanc si doux sous ses doigts. Il se sent soulagé de n'avoir pas dû appeler le vétérinaire pour la fichue piqûre. Au moins, Sultan et lui seront restés ensemble jusqu'au bout. Il jette quelques poignées de terre qui font un bruit mat au contact du sol. Puis, il commence à reboucher le trou. L'exercice physique lui fait du bien. Quand tout est fini, il reste là, immobile, à regarder les arbres nus dans la lumière de février. Presque douce. C'est une belle journée pour prendre congé, pense-t-il.

Copyright : Geneviève Dumas (2013)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Fédération Wallonie-Bruxelles

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Née en 1970. Après une licence en droit à l'université de Louvain, Geneviève Damas suit une formation de comédienne à l'IAD (Ecole supérieure des arts), pour se tourner ensuite vers différents métiers du théâtre. Elle organise, depuis 1999, les soirées musicales et littéraires *Portées-Portraits*.

Geneviève Damas est à la fois, comédienne, metteur en scène, auteur dramatique et romancière. Son roman *Si tu passes la rivière* (éd. Luce Wilquin) a reçu le prix Rossel en 2011 et, l'année suivante, le Prix des Cinq Continents de la Francophonie.



Du même auteur :

Théâtre

Molly à vélo, Manage, Lansman, 2004

Molly au château, Manage, Lansman, 2007

STIB, Manage, Lansman, 2009

Paix nationale/Nationale vrede, édition bilingue, Manage, Lansman, 2012

Roman

Si tu passes la rivière, Avin, Luce Wilquin, 2011

